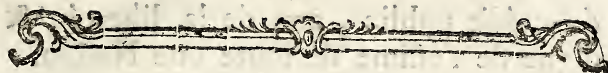
LETTRE
DES CITOYENS DE PARIS
A
M. NECKER,
Lors de son arrivée à Versailles.



A PARIS;

Chez LEFEVRE, Libraire, rue de la Harpe, au coin de la rue Poupée, nº. 181.

1789.



LETTRE DES CITOYENS DE PARIS A M. NECKER,

Lors de son arrivée à Versailles.

LE suffrage de toute une Ville, Monsieur, n'est sujet ni à l'erreur, ni à l'engouement. Nous vous avons vu au plus haut période de la gloire, & dans l'embarras de la disgrace, rappellé au timon des affaires, dépossédé, & pour la troisieme fois dépositaire de la confiance d'un Monarque toujours trompé & toujours juste. Dans ces différentes positions, nos opinions n'ont jamais varié; & nous avons vu constamment en vous un Ministre désintéressé, économe, restaurateur

du crédit public, ami de la liberté, & digne de l'estime de toute une Nation.

Jamais Homme d'Etat ne s'est trouvé dans une crise semblable à celle que vous éprouvez. Ce n'est pas une Province rébelle, qui, jalouse de ses privileges, les dispute au péril de sa tranquillité : ce n'est pas quelques soldats mutinés, qui refusent de traverser les mers, ou de se soumettre à des punitions voisines de l'infamie : c'est tout un Royaume, fatigué de l'esclavage, qui aspire à un nouvel ordre de choses, qui veut un Roi, & non vingt Tyrans, qui sçait ses droits, & prétend enfin les faire valoir : c'est une arméequi versera son sang contre l'ennemi menaçant nos frontieres, & qui ne répandra jamais celui des Citoyens, malgré les menaces de l'autorité abusée.

Quel vaste champ va s'ouvrir à vos regards ! quelle moisson de gloire ! Votre départ a été le signal de la révolte, comme votre retour est l'époque de la paix. Le Roi paroît au milieu de ses Peuples. Dans ce jour, à jamais mémorable, on ne lui demande ni remise d'impôts, ni la liberté, ni graces quelconques ; on se

borne *au rappel de* NECKER ; ce ſeul bienfait acquittera tout ce qu'il doit à ſes Sujets ; du moins il fera oublier une longue ſuite de malheurs.

NOUS n'avons pas ignoré, Monſieur, les combats que vous avez eu à ſoutenir contre l'Ariſtocratie & contre le Chef audacieux des Ariſtocrates. Nous n'ignorons pas que vous avez été inſulté, menacé, injurié. Nous n'ignorons pas que vous avez oppoſé à la violence le ſang-froid de l'innocence. Voilà des vertus dont nous vous tenons compte, & ce ſont les baſes immortelles de la gloire que vous allez recueillir.

Une grande fortune, de grandes proſpérités, des talents avérés, les reſſources de l'Orateur & du bel-eſprit, un grand caractere, le mépris philoſophique des richeſſes acquiſes, ont multiplié dans le commencement de votre carriere, vos ennemis comme les ſables de la mer. Depuis ils ſont diminués ; mais ceux qui ont réſiſté à votre geſtion & à leur conſcience, ont redoublé d'acharnement. Maintenant ils ſont diſperſés ou réduits au ſilence. Preſque tous ont été forcés de mêler des

cris de rage aux cris éclatants qui vous redemandoient. C'eſt un beau triomphe ! Vous en jouirez moins que nous, parce que vous ne pouvez pas aſſiſter à votre propre gloire : mais vous en jouirez cependant; car, ſi votre modeſtie vous en éloigne, vous vivrez aſſez pour lire votre hiſtoire, & ce ſera la récompenſe de vos travaux. Que ſont les dons des Rois, leurs décorations vulgaires, leurs ſtatues mêmes auprès d'un regard de la Poſtérité ?

Vous aviez plus préparé que vous n'avez fait; les diſpoſitions ne dépendoient que de votre génie, l'exécution étoit ſuſpendue ou rallentie, par une foule de volontés qui les croiſoient. Vous n'avez mis à votre retour d'autres conditions que celle de pouvoir *faire le bien*; vous avez vu le Monarque de plus près qu'un autre, dès-lors vous devez plus l'eſtimer, car la franchiſe couronne ſes vertus, comme elle développe ſes excellentes qualités.

Vous avez répondu à l'Aſſemblée-Nationale que votre projet étoit de finir dans la retraite une carriere ſi ſouvent troublée. Qui plus que vous a droit au

repos, après avoir ſi long temps, ſi utilement & ſi glorieuſement employé vos loiſirs? Le repos eſt permis à tout le monde, excepté à l'homme qui peut ſervir tout un Peuple & aſſurer ſes deſtinées; le ſouvenir de nos beſoins le troubleroit ce repos, & vous vous reprocheriez à vous-même la déprédation de nos Finances, nos diſſenſions domeſtiques, & les malheurs qui déſolent une Nation dont la confiance à été rebutée tant de fois, qu'elle voit un Dieu dans celui qui ne la trompe pas. Vous vous repoſerez, Monſieur, lorſque vous aurez contribué par vos conſeils à une conſtitution nouvelle, & fait reconnoître les droits du Peuple ſi long-temps oubliés; vous vous repoſerez lorſque vous aurez rempli les vuides immenſes qu'ont laiſſés l'impéritie & la déprédation, & détruit le germe de ces maux toujours renaiſſants ſous les mains de la prodigalité; vous vous repoſerez, lorſque vous aurez mis un ordre immuable dans les Caiſſes, & ſimplifié le travail de la perception, chef-d'œuvre de votre premier miniſtere, mais bientôt anéanti par vos ſucceſſeurs; lorſque vous aurez aſſuré la maniere d'éteindre

ces dettes monſtrueuſes qui effrayent l'eſprit humain, quand il oſe entreprendre d'en faire le calcul ; lorſque vous aurez détourné vers le Peuple la ſource de ces richeſſes qui alloient payer les plaiſirs & ſatisfaire les inombrables fantaiſies des déſœuvrés & des ſtipendiés de la Cour ; lorſque vous aurez rapellé les mœurs exilées depuis ſi long-temps, & que vos livres comme votre exemple ont ſi bien défendues ; lorſque vous aurez reſſuſcité le crédit public toujours chancelant tant qu'il ne verra ni ſyſtême, ni principes, ni habileté, ni bonne foi, ni marche réglée dans les opérations ; vous vous repoſerez enfin lorſque vous aurez exécuté les plans ſages que forme l'Aſſemblée-Nationale, & qu'elle veut remettre à des mains également pures & intelligentes ; car à quoi ſerviroit les conſtitutions, les réformes, ſi l'exécution ne les mettoient pas en vigueur ; & qui peut mieux que vous, Monſieur, calmer nos inquiétudes ? Qui le peut mieux que celui qui a verſé ſa propre fortune dans le tréſor de l'Etat ; qui eſt inacceſſible aux Grands flatteurs, comme intrépide devant les Grands menaçants ; qui veut une Gloire immortelle, &

non une faveur prise & reprise dans un court période ; qui s'occupe de la Nation, & non de la Cour ; du remede, & non des palliatifs ; de la sûreté publique, & non de la stabilité de sa place ?

Il ne convient pas de donner des conseils à celui qu'on appelle à diriger les autres, mais on peut lui présenter le vœux général. Moi qui suis aujourd'hui l'interprête de mes Concitoyens, je puis vous être garant, Monsieur, qu'il est souvent exprimé parmi les bons Patriotes de Paris, & qu'il est tel que je vais vous le présenter.

Ils desirent que vous vous livriez aux impulsions de votre génie, sans ces ménagements qui rallentissent le cours des choses, sans vous astreindre à ces formes qui ne sont utiles que dans les temps calmes ; que vous secondiez hautement les intentions d'un Monarque vraiment ami du bien du Peuple, d'un Monarque qu'ils ont pu rendre indécis, flottant, mais que jamais ils n'ont pu rendre méchant & indifférent à son Peuple ; que vous consideriez unique-

ment la Nation, le Roi, l'Aſſemblée Générale; que vous agiſſiez comme convaincu qu'il n'y a plus de Princes, de Ducs, de Grands, mais des Citoyens, des François, des hommes libres; qu'il ne plus être queſtion de diſgraces, d'exil, depuis que le Roi eſt venu ſigner un traité ſolemnel d'amour & de Juſtice avec ſon Peuple; que chacun veut le bien, & que les choſes ſont au point qu'il faut qu'il s'opere.

Le Ciel vous départit de grands talents, vous y avez joint de grandes qualités. Il ſemble vous en récompenſer, Monſieur, en vous plaçant dans la circonſtance la plus étonnante, où aucun Royaume de l'Europe ſe ſoit jamais trouvé. La France exiſtoit depuis quatorze cents ans, & jouiſſoit de quelque bonheur, & ſur-tout d'une plus grande réputation qu'elle ne devoit s'y attendre. La gaieté faiſoit ſupporter la miſere, & la ſatisfaction de parler des abus compenſoit preſque le chagrin de les tolérer. Il y avoit une eſpèce de létargie ſur les affaires du Gouvernement. On voyoit dépenſer, emprunter, impoſer, faire ſemblant de payer pour mieux réimpoſer. On

ne penſoit ſeulement pas à examiner ſi ce régime étoit bon ou mauvais ; on ſçavoit en gros que l'on dépenſoit beaucoup, mais on ſe conſoloit, parce que les Ecrivains venoient vous dire que le luxe eſt néceſſaire dans une grande ville, & que la circulation contribue à l'aiſance du Peuple.

VOTRE ſyſtême économique, vos ſages réformes, votre maniere de ſimplifier troublerent un peu notre ſécurité, & nous conclûmes que nous avions beſoin de mettre une digue au torrent qui nous entraînoit. Vous la poſâtes au milieu des gémiſſements, des injures, des obſtacles, de l'indifférence au moins de ceux que vous ſerviez. Dès-lors nous prîmes pour votre caractere un reſpect qui ne nous a jamais abandonné, & lors même que nous avons été ſur le point de croire que l'empire des choſes vous dominoit, nous avons pourtant admiré le nerf de votre penſée, & la réſiſtance de votre volonté, appuyée de la raiſon.

VOTRE Livre ſur l'Adminiſtration des Finances nous a confirmé le beſoin de votre ſyſtême, en nous apprenant le ſe-

tret de notre fatale poſition. Il nous a donné le deſir de nous inſtruire, & de ce moment, nous nous ſommes mis à étudier la ſcience de la geſtion des Finances. Nous avons vu que les affaires des Rois étoient les nôtres, que les Miniſtres n'étoient que les Agents de nos affaires, & que tout devoit être ſacrifié à cette inſtruction, trop longtemps retardée. De-là, ces diſcuſſions intéreſſantes, ces ouvrages de tout genre,, ces recherches profondes, cette quantité de Brochures dans leſquelles vous avez été tour à tour loué & blâmé, porté aux Cieux & ravalé, mais preſque toujours reſpecté.

Les connoiſſances que nous avions priſes nous ont éclairés ſur la malverſation des Miniſtres, vos Succeſſeurs & vos Contemporains d'adminiſtration. Nous avons demandé l'expulſion d'un homme inepte & mal intentionné; c'eſt celui que vous avez remplacé, Monſieur, & fait oublier. L'Aſſemblée des Etats-Généraux a, pour ainſi dire, été votre premiere opération. Le petit nombre de Sages a vu que vous vouliez donner le temps à la Nation de ſe former en Orateurs, en Légiſlateurs, en Conſtitutionnaires, &

concilier les volontés pour ſe préparer à faire une conſtitution, plutôt que pour la faire en effet. Vos ennemis ont cru que vous vouliez tout ménager pour tout gouverner, & ils reprendront encore cette ancienne machination. Vous les confondrez, Monſieur, en développant vos principes; vous êtes né Républicain, vous aimez le Peuple, & vous ſavez mieux qu'un autre, que ce qui convient à un un petit Etat, n'eſt pas fait pour une vaſte population.

Enfin, Monſieur, vous avez les lumieres, l'expérience, le zele, le courage, & l'autorité; vous avez connu la faveur, la diſgrace, l'ivreſſe populaire & l'injuſtice de la proſcription; vous avez dû défendre vos opinions & votre ouvrage; vous avez eu des amis brûlants & des ennemis acharnés; rien ne doit plus vous étonner, & vous devez marcher au milieu des obſtacles, avec une eſpece d'impertubabilité, qu'aucun événement humain ne puiſſe détruire.

Il ne faut pas cependant vous le diſſimuler, Monſieur, il eſt encore bien des perſonnes qui traverſeront votre

marche. Vos ennemis ſont dans un ſilence forcé; leur eſpérance eſt détruite, mais leur haine vit encore. ſans mépriſer leurs miſérables reſſources, vous vous attacherez à la colonne du Peuple. C'eſt-là où eſt la force, où eſt la vérité, où eſt la raiſon. Vous n'avez pu être témoin de ce qui s'eſt paſſé depuis quinze jours; mais ſi vous aviez ſuivi les opérations municipales, ſi vous les aviez rapprochées de celles de la Cour, vous auriez peut-être doublé d'eſtime pour les unes, & d'indifférence pour les autres.

N'EN croyez pas les calomniateurs. Le Peuple ne veut point écraſer la Nobleſſe: il aſpire à la liberté, à l'aiſance, & non à dominer. Il lui reſtera encore le travail, les privations; mais il ne ſera pas humilié, joué, trompé; il ne portera pas ſeul le fardeau de l'impôt.

Vous prenez en ce jour, Monſieur, de grands engagements envers la France. Notre enthouſiaſme, notre aveugle confiance vous impoſent des devoirs éternels. Ils ne vous effrayent pas plus que la reconnoiſſance ne nous embarraſſe.

SI jamais (ce qui ne peut plus ſe pré-

voir, il eſt vrai), ſi jamais cependant la diſgrace vous éloignoit, ne cherchez d'autre aſyle que dans Paris. C'eſt au milieu de nous que vous ſerez en ſûreté. Les tranſports d'amour dont le Roi a été témoin dans la journée du dix-ſept, vous annoncent qu'on ne peut être plus ſûrement qu'au milieu d'un Peuple qui aime ſon Roi, & eſtime ſon Miniſtre, quand le Miniſtre eſt également digne de l'amour du Peuple & de la faveur du Maître.

Nous vous renouvellons à jamais l'hommage de nos ſentimens.

F I N.